

Cahiers *André Gide*

10

Correspondance
André Gide
Dorothy Bussy

II

JANVIER 1925 - NOVEMBRE 1936

Édition établie
par Jean Lambert
Notes de Richard Tedeschi

nrf

Gallimard

AVANT-PROPOS

La période que couvre ce second volume a pour points extrêmes deux événements importants dans la vie et la pensée de Gide : son départ pour le Congo et son retour de l'URSS. On sait combien ces deux expériences sont liées l'une à l'autre. Dans les dix années qui les séparent, nous assistons à une évolution capitale, son intérêt grandissant pour les problèmes sociaux et pour le pays qui lui semble, seul, en mesure de les résoudre. Années au cours desquelles il souffre de son impossibilité d'écrire et ne peut rien faire d'autre que « lire des ouvrages sur l'agonie de notre vieux monde et les nouvelles vaillances qui le repoussent dans le passé ». Années peu fructueuses pour son œuvre, qui s'enrichit tout au plus de deux courtes suites à L'École des Femmes, de Perséphone et d'une pièce, Robert ou l'Intérêt général, qui lui aura donné plus de peine que de satisfaction... C'est à partir de 1931 qu'il souffre de ce dessèchement du pouvoir créateur. « Je suis à un tournant dangereux », dit-il à sa correspondante. Elle n'en est que trop convaincue, mais s'efforce de le reconforter, de se rassurer elle-même dans sa confiance. Elle veut le croire « dans une période d'incubation, passant d'un champ d'intérêt à un autre » ; mais, inquiète de le voir prendre une fausse route, elle s'insurge contre son rejet de tout ce qui a fait la richesse de sa vie, de leur vie, et le prend violemment à partie pour sa conception de l'homme nouveau. Elle partage avec Roger Martin du Gard le rôle de témoin d'autant

plus attentif que son admiration affectueuse est inchangée. Lisant parallèlement ses lettres et celles de Martin du Gard, on est frappé par la concordance de leurs vues. Mais, dans la querelle à propos de Confiance africaine, c'est le parti de Gide qu'elle prend.

Sur le plan affectif, dont le premier volume a révélé l'importance exceptionnelle dans cette amitié, on assiste à une autre évolution : chez lui, une tendresse qui éprouve de plus en plus le besoin de s'exprimer; chez elle, le même amour, mais qui se risque de moins en moins à se manifester, par crainte de tout perdre. Il part pour le Congo sans lui donner d'adresse, sans lui demander d'écrire. Lorsque la communication, enfin, se rétablit, elle veut se contraindre à la froideur. Toujours « pétrifiée de terreur et d'émotion » quand il est là, elle se persuade qu'elle n'attend plus rien, qu'elle n'a plus assez de force pour souffrir : « Je suis morte quand vous êtes parti. J'ai épuisé ma peine pendant l'année où vous étiez absent... » Bien sûr, il n'en est rien, et de brûlants retours de flamme soulèvent encore les cendres de la résignation. Quand elle lit ce qu'il a écrit sur elle dans son Journal, elle est accablée; mais cette dureté se révèle salutaire, et en fin de compte éclaire leurs rapports. Car Gide se montre ensuite bien plus libre dans ses prévenances, sa gentillesse. Pour elle, chez qui la passion n'exclut pas la clairvoyance et la franchise, elle demeure très consciente du caractère unique de leurs rapports : « Même si nous ne devions jamais nous retrouver, celui de nous qui survivra aura le droit de croire que l'affection de l'autre était — eh bien, quelque chose de tout à fait spécial. Si c'est moi qui survis — ce qu'hélas je crains — je vous promets de le croire — alors que je ne l'ai pas toujours cru. »

Elle le connaît mieux, elle sait mieux ce qu'elle peut attendre, même si cela ne la détourne pas d'attendre toujours un peu plus. Elle a, comme satisfactions, les visites qu'il fait à Roquebrune (automatiquement suivies pour elle d'effusions épistolaires qu'elle rétracte), la traduction de ses œuvres, la composition d'Olivia : ce sont en effet les années où ce bref chef-d'œuvre de la langue anglaise voit le jour; jour discret,

car Gide le range avec soin dans un tiroir, et il n'en sera plus question entre eux pendant quatorze ans.

*

Le premier volume avait déjà paru quand les amis chargés par Martin du Gard de veiller sur son œuvre nous ont communiqué un dossier intitulé : Notes de Madame Simon Bussy. Sur l'enveloppe contenant ces feuillets, Martin du Gard avait écrit :

Ces notes m'ont été confiées le 11 mai 1949 par *Dorothy Bussy*, la veille de son départ pour Londres. Elle m'a prié de les faire lire à André Gide, actuellement en clinique à Nice; puis de les reprendre, et de les garder dans mes archives, pour que ces feuillets partagent le sort de mes papiers personnels.

Nice, le 11 mai 49

Roger Martin du Gard

Gide a pris connaissance de ces feuillets et me les a rendus. Je les joindrai, au Tertre, à la correspondance de Gide, pour qu'ils soient conservés secrets aussi longtemps que les lettres de Gide.

R M G

Il s'agit manifestement d'une série de pages écrites par Dorothy Bussy à la suite de rencontres avec Gide, analogues à celles que nous avons données en appendice au premier volume, et qu'on peut considérer, elles aussi, comme des brouillons destinés à ce « Cahier noir » qui n'a pas été retrouvé.

Les premiers feuillets (Pontigny, août 1923) auraient dû paraître dans le premier volume de la Correspondance; faute de quoi, nous les donnons ici en tête des appendices. Les autres trouveront leur place naturelle dans ce volume et dans le troisième et dernier, où nous publierons aussi la page

écrite par Martin du Gard après que Gide lui eut rendu ces documents.

Nous remercions très vivement M. Daniel de Coppet et ses collègues de nous avoir communiqué ces textes, comme nous remercions M. Alfred Knopf de nous avoir permis de publier des lettres de Blanche Knopf et M. Quentin Bell la lettre de Virginia Woolf.

J. L. et R. T.

Correspondance *

* Les lettres de Dorothy Bussy ont été traduites par Jean Lambert.

1925

Gide opéré de l'appendicite. — Vient à La Souco; rappelé par la mort de Rivière. — Knopf va publier Les Caves en Amérique. — D. Bussy commence à traduire Les Faux-Monnayeurs. — Mort de Jacques Raverat. — Fragments du Grain dans une revue américaine. — Valéry à Roquebrune. — Exposition de Simon à Paris. — Gide a une otite. — Dernière rencontre, assez tumultueuse, à Paris. — Le voyage au Congo.

285. — ANDRÉ GIDE À DOROTHY BUSSY

3 janv. [1925]

Dear friend

Getting better, slowly, slowly. There were a few days rather uncomfortable. The heavy body compelled the spirit to grope with him in the darkness. Your kind letters brought to me the sweet balm of your tenderness. Not able to write . . . not yet. But pouring Soucowards hopes and desires, and seasonable wishes — and stray kisses

Your mellow friend¹.

André G.

1. « Chère amie, Je me remets, lentement, lentement. Il y a eu quelques jours assez inconfortables. Le corps pesant obligeait l'esprit à tâtonner

286. — DOROTHY BUSSY À ANDRÉ GIDE

La Souco

Lundi 5 janvier 1925

Cher Gide

Martin du Gard et Jean Schlumberger ont eu la grande gentillesse de me donner de vos nouvelles, de sorte que mon inquiétude n'a pas trop duré. Je suppose que vous êtes dans cette horrible période de la convalescence où l'on vous fait travailler plus dur que pendant les périodes les plus actives de la vie — ou du moins c'est ce qu'il paraît. Des gens après vous du matin au soir et jamais un instant de paix.

Je vous envoie un livre que je destinai à votre voyage en Afrique, mais qui sera pour le voyage de retour à la santé. (On en trouvera un autre plus tard.) Je l'ai relu voilà quelque temps et j'ai trouvé que c'était toujours une très bonne critique — intelligente et humaine, et pas la moindre pédanterie. Mais si vous n'avez pas envie d'y jeter un coup d'œil, je ne m'offenserai pas!

Il n'y a rien à vous dire de nous. Nous sommes tous en bonne forme et en bonne humeur. Ma sœur Pernel¹ était avec nous, mais retourne demain à Cambridge.

. [Ligne de points de D. B.].

Cher André. Votre petit billet en anglais vient d'arriver. Je ne l'attendais pas. Votre écriture est aussi vigoureuse et nette que jamais — seul, votre cœur est un peu plus faible!

avec lui dans les ténèbres. Vos bonnes lettres m'ont apporté le doux baume de votre tendresse. Pas capable d'écrire... pas encore. Mais je déverse en direction de la Souco espoirs et désirs et souhaits de la saison — et des baisers épars. Votre dolent ami, André Gide. »

1. Pernel (Joan) Strachey (1876-1951) était professeur à Newnham College, Cambridge.

Dire que je dois prier pour que vous vous rétablissiez rapidement — mais je le fais! C'est si bon de penser que vous êtes encore en vie. Pouvez-vous imaginer ça? Avez-vous beaucoup de visiteurs? Nul plus fidèle et plus constant que votre

D. B.

287. — ANDRÉ GIDE À DOROTHY BUSSY

Jeudi.

[8 janvier 1925]

Chère amie

Reçu hier soir votre bonne lettre et le livre sur Milton. Merci « so much »; mais pour le moment je ne puis me distraire des Mémoires de Gibbon, qui me ravissent¹. Voici déjà trois ans que vous m'avez donné ce livre; j'attendais le moment propice. (« La Souco Mars 1921 ») Ah! que vous avez bien justement prévu le plaisir, le contentement d'esprit et de cœur que j'y puiserais.

J'en jouis encore plus, et par contraste, au sortir des *Praeterita*² de Ruskin, qui m'exaspère encore plus de près que de loin.

Je me lève depuis deux jours et pense quitter la clinique après demain; j'y serais extrêmement bien sans le flot continu des visites qui ne me laissent que trop peu de temps pour la méditation — je n'ose dire déjà : le travail.

Non, je ne connais pas le roman grec³ dont vous me parlez (de nom, oui, mais ne l'ai jamais lu) — dans quelle traduction? . .

1. Voir tome I, lettre 109. Dans l'été 1925, D. Bussy fit à Pontigny une communication sur Gibbon.

2. Collection d'essais autobiographiques et de mémoires (1885-1889).

3. Il s'agit de *Clitophon et Leucippé*. Voir tome I, lettre 283.

Oui, c'est bizarre de sentir qu'on est « still alive ».
and « still yours ¹ ».

A. G.

288. — DOROTHY BUSSY À ANDRÉ GIDE

La Souco
[23] Janvier [1925]

Cher Gide

Je suis sur la terrasse, tapant un autre exemplaire des *Caves*, et j'ai pensé tout à coup que ce serait bien plus amusant de vous écrire une petite lettre. Je me demande où vous êtes (vous m'avez dit que vous quittiez la clinique, mais pas où vous alliez — comme cela vous ressemble!) Je me demande si vous vous sentez encore malade et déprimé ou si vous commencez à vous sentir mieux; je me demande toutes sortes de choses, mais j'imagine — je me plais à imaginer que vous êtes à Cuverville et vous sentez, dans l'ensemble, plutôt heureux et en bon état ².

Le temps ici est indiciblement glorieux, mais quand vous viendrez nous voir (vous allez venir, n'est-ce pas, vous ne pouvez pas ne pas venir!) j'ai peur que tout ce beau temps soit épuisé. Allons! Vous allez sans doute dire que cela me ressemble, moi!

Je suis très heureuse que vous ayez aimé le Gibbon. Cela ne fait pas trois ans, mais quatre, que je vous l'ai donné (mars 1921) et je commençais à croire que vous l'aviez lu et ne l'aviez pas aimé, ce qui aurait été un sort désastreux pour le premier cadeau que je vous faisais! Ou presque le premier.

1. « Toujours en vie et toujours vôtre. »

2. Gide était rentré ce jour même à Cuverville, ni heureux, ni en bon état. Voir *Journal*, Pléiade, p. 803.

Simon prépare son exposition, qui le fait beaucoup grogner et gémir, mais il va bien. Nous avons eu pas mal de visiteurs et après que chacun d'eux est parti il déclare invariablement : « La seule personne que j'aime *vraiment* avoir à la maison, c'est Gide. »

Voilà! Quelle idée splendide de vous écrire à la machine! Impossible d'être sentimentale! Je le ferai toujours à l'avenir.

Toujours vôtre

D. Bussy.

P.S. Juste un mot à la main pour vous dire d'excuser cette lettre. Ce n'est pas la *vraie* lettre que j'ai écrite parallèlement.

289. — ANDRÉ GIDE À DOROTHY BUSSY

29 janv. [1925]

Chère amie

Je copie pour vous ces lignes de mon journal :

28 janvier

Achevé les Mémoires de Gibbon. J'ai lu ce livre avec un ravissement indicible. Je le place, pour le relire, à côté des meilleurs. Grand désir de me plonger dans « *Decline and fall* . . . »

— A présent ma femme s'en délecte.

Je voudrais mieux comprendre les mystérieuses indications marginales que vous (?) avez faites, au crayon, tout le long du livre.

Le travail allait si mal ces derniers jours et je me sentais si dégonflé que déjà je me voyais cinglant vers Roquebrune où le soleil et les amis réveilleraient mes esprits animaux. Mais, depuis hier, un mieux sensible. De toute manière il

me faut être à Paris dans trois semaines*. J'aimerais ne prendre mon essor qu'après. — J'avais une vraie nostalgie de la Souco.

Certains instants, il me paraît si bizarre d'être encore en vie . . . je me demande s'il faut y croire.

Yours

A. G.

* Pour le catalogue de ma bibliothèque que Champion doit vendre au printemps, rue Drouot¹.

290. — ANDRÉ GIDE À DOROTHY BUSSY

Le Coq mesure 0.66 x 0.82. (81 3/4)².

Mardi.

[17 février 1925]

Chère amie, chers amis

Vite un mot. Ma pensée habite encore La Souco, près de vous . . .³

Je suis arrivé à temps pour la triste cérémonie qui rassemblait dans une commune tristesse les amis de mon pauvre ami. Ces cérémonies sont, à l'ordinaire, odieuses. Mais on

1. La vente aux enchères de 405 livres et manuscrits eut lieu le 27 et 28 avril, 1925, à l'Hôtel Drouot. En plus d'éditions rares de ses propres livres, Gide fit vendre aussi ceux que certains amis lui avaient offerts et dédiacés. Selon la Petite Dame, « peu de choses lui firent plus de tort dans l'opinion que cette vente », *Cahiers de la Petite Dame*, I, p. 216.

2. Sur cette peinture, voir tome I, lettres 232 et 233. Gide avait accepté de la prêter pour l'exposition des œuvres de Simon Bussy qui allait avoir lieu en avril, chez Druet. Elle a figuré à la Biennale de Menton 1980.

3. Un bref séjour à Roquebrune est interrompu par la nouvelle de la mort de Jacques Rivière (le 14 février). Gide quitte les Bussy le dimanche 15 février.

sentait hier, chez presque chacun, une douleur profonde et sincère. Il semble reconnu que c'était de la typhoïde et qu'on a commis une meurtrière imprudence en le forçant de s'alimenter. Le dévouement des amis les plus proches, de Lhote et de Paulhan en particulier¹, a été admirable. La pauvre Isabelle Rivière semble, elle-même, à peine vivante . . . Il n'a presque pas cessé de délirer durant 6 jours, dans un état de demi-conscience, qui témoignait d'une angoisse abominable.

Au revoir. Je vous embrasse tous. Votre

André Gide.

Attendez, pour me renvoyer mon courrier, s'il y a lieu — une nouvelle lettre de moi. Ne sais encore combien de temps je vais m'attarder à Paris.

[de la main de D. B. en marge :]

He was with us four days after his appendicitis. Received the news of Rivière's death by telegram and left the next morning. His last visit before the Congo².

291. — ANDRÉ GIDE À DOROTHY BUSSY

Jeudi

[19 février 1925]

Chère amie

Vous seriez bien aimable de me réadresser mon courrier à
Hotel Terminus

Marseille—

où j'arriverai dimanche matin.

1. Le peintre et critique d'art André Lhote (1885-1962) fit ses premières études à Bordeaux comme Rivière et donna pendant des années une chronique d'art régulière à la *N.R.F.*

Jean Paulhan (1884-1968) succéda à Rivière en 1925 comme directeur de la *N.R.F.* dont il était le secrétaire depuis 1919.

2. « Il a passé quatre jours auprès de nous après son appendicite. Reçut la dépêche annonçant la mort de Rivière et repartit le lendemain matin. Sa dernière visite avant le Congo. »

Où irai-je ensuite; je ne sais encore. Peut-être m'attarderai-je à Marseille quelques jours.

Bien votre

A. G.

292. — DOROTHY BUSSY À ANDRÉ GIDE

La Souco

Samedi 21 février [1925]

Cher Gide

Je reçois votre mot me disant d'envoyer les lettres à Marseille. Je vous en envoie 22, plus une de moi = 23. Il reste un tas de circulaires qui suivront bientôt.

J'ai écrit la lettre ci-jointe le lendemain de votre départ. Je ne l'ai pas relue mais je sais qu'elle est tout à fait hors de propos et sans aucune importance. Je ne sais pas pourquoi je l'envoie — et vous oblige à en lire une vingt-troisième!

Grand merci pour les épreuves arrivées ce matin. Et pour votre triste petite lettre au sujet de Rivière. Où que vous alliez, je suis très heureuse que vous ayez quitté Paris.
Bonne nuit, mon très cher.

Votre

D. B.

[Remerciements pour un livre envoyé par Gide à Simon.]

292bis. — DOROTHY BUSSY À ANDRÉ GIDE

La Souco
Lundi
[16 février 1925]

Mon ami très cher

Laissez-moi vous écrire encore un peu. Quand vous reviendrez d'Afrique, j'aurai oublié comment le faire, ou vous aurez tellement changé que je ne saurai que vous dire. Mais à présent il m'est plus facile de vous écrire que de vous parler. Je vous vois si peu que, quand vous êtes ici, je suis terrifiée et oublie tout ce que je veux dire. Et cette fois, je commençais tout juste à m'habituer un peu à vous quand vous m'avez été arraché.

J'ai peur, ce dernier matin, d'avoir montré bien peu de retenue. Mais je vous demande de vous rappeler que c'est seulement quand vous m'avez montré cette lettre¹ que je me suis effondrée. Si j'ai pleuré alors, je ne crois pas que ç'ait été pour moi-même, mais à cause du côté atroce de la vie. Quand je vous ai dit que j'avais « tout bouclé », je voulais simplement dire que je crois avoir enfin accepté le fait qu'il n'y a plus de *joie* possible pour moi. Je ne crois pas que beaucoup de gens conservent si longtemps cette possibilité, et c'est grâce à vous que je l'ai fait. Mais il me reste des tas de choses qui rendent ma vie très plaisante. Je sais qu'il n'y a rien là de tragique. Et maintenant que j'ai pris mon parti de ce que certaines béatitudes sont finies à jamais, je suis capable de supporter et de jouir davantage, et plus aisément. Oui, cette année, je n'ai rien ressenti de l'affreuse

1. Il s'agit probablement de la lettre de Roger Martin du Gard lui rapportant les circonstances de la mort de Rivière. Voir *Correspondance Gide/Martin du Gard*, I, p. 257.

Cahiers André Gide

Lors d'un séjour à Cambridge en 1918, Gide fait la connaissance de Dorothy Bussy, sœur de Lytton Strachey, qui vit pour la plus grande part de l'année dans le midi de la France avec son mari, le peintre Simon Bussy. Elle tombe aussitôt amoureuse de l'auteur déjà célèbre, mais à peu près inconnu du public anglo-saxon, et se propose comme traductrice de ses œuvres en anglais. Dès lors s'établit entre eux une correspondance régulière, brûlante du côté de la femme déjà mûre (elle a cinquante-trois ans à l'époque de la rencontre, Gide va en avoir cinquante), beaucoup plus réservée du côté de l'écrivain, qui a conscience de la valeur exceptionnelle de son amie, mais ne peut répondre à sa passion.

Ces lettres constituent un extraordinaire document psychologique et culturel, qui met en lumière certains mécanismes du comportement gidien à l'égard d'une femme, en même temps qu'il dessine avec précision la silhouette des amis communs et la courbe de leur activité intellectuelle. Il révèle en outre un aspect tout à fait surprenant de l'écrivain : l'homme familier, secret, journalier dans ses humeurs en raison de sa fragilité nerveuse et de ses ennuis de santé réels ou imaginaires ; un homme qui n'a jamais été plus mobile, plus flottant que durant ces années, sans qu'on puisse dire si cette dispersion à travers l'espace est la cause de sa difficulté d'écrire ou si c'en est la conséquence.

Ce tome II contient les lettres de janvier 1925 à novembre 1936, autrement dit du départ pour le Congo au retour de l'U.R.S.S. Le premier volume avait révélé aux lecteurs français la personnalité de celle qu'ils connaissaient seulement comme l'auteur d'Olivia. Avec les années, la passion de Dorothy Bussy s'est faite plus lucide, mais elle sait ce qu'auront eu d'unique ses rapports avec Gide, en dépit des désillusions.

nrf

